

## **Perfectibilité humaine et souci de la nature : le rendez-vous manqué**

*par Michel Dupuis*

La perfectibilité de l'être humain a été pour la première fois explicitement nommée et interrogée par Jean-Jacques Rousseau en 1755, et elle a fait l'objet d'intenses débats jusqu'à la fin du premier tiers du XIXe siècle. Par la suite, le thème s'est trouvé enfoui sous la question du « progrès » et le terme a disparu, progressivement remplacé par de faux synonymes tels que progrès ou perfectionnement. Et voilà qu'aujourd'hui, grâce à quelques travaux récents qui lui ont donné sa véritable profondeur philosophique, la perfectibilité de l'humain réapparaît dans toute sa complexité, et en particulier en ses dimensions paradoxales que les penseurs modernes qui l'ont beaucoup discutée, n'avaient d'ailleurs pas cherché à dissimuler. Thème foncièrement et curieusement ambivalent dans la mesure où la perfectibilité n'est pas simplement le « devenir positif », c'est-à-dire le perfectionnement ou ce qu'on nomme désormais le progrès, mais qu'elle peut consister en un « devenir négatif » et conduire à une véritable régression des conditions de l'Humanité, ce thème révèle aussi quelques surprises : dans la perfectibilité, s'il y a évidemment une place pour le dépassement, le surpassement, exigés par le déploiement des potentialités, il y a une place aussi pour le sacrifice, le renoncement et même l'ascèse. D'où la question que nous voudrions commencer à étudier dans cette brève contribution : la perfectibilité saisie en sa signification originale comprend-elle également une forme de sobriété ou de retenue vis-à-vis de la Nature, de ses richesses, de ses ressources ? Autrement dit, les auteurs qui définissent la perfectibilité de l'être humain au cœur de son lieu de vie et de son époque ont-ils une perception de l'économie finie des ressources naturelles ? Pour répondre à ces interrogations, un retour aux sources de la notion s'impose.

### Les sources anciennes de la thématique

Le thème moderne de la perfectibilité de l'homme trouve indiscutablement une première source lointaine dans l'antique charte de l'anthropologie occidentale que constitue le deuxième chœur de l'Antigone de Sophocle. Ce texte célèbre, souvent médité par les philosophes, expose en effet le tableau des performances effectives et potentielles de l'être humain, être exceptionnel à divers titres et, on va le voir, à la fois terrible et merveilleux (deinos, écrit Sophocle) : « Entre tant de merveilles du monde, la grande merveille, c'est l'homme. Il parcourt la mer qui moutonne quand la tempête souffle du sud, il passe au creux des houles mugissantes, et la mère des dieux, la Terre souveraine, l'immortelle, l'inépuisable, une année après l'autre, il la travaille, il la retourne, alignant les sillons au pas lent de ses mules. »

Inventeur, créateur, ingénieur, aventurier, cultivateur, chasseur et pêcheur, l'homme est cet être étonnant capable de dépasser les lois de son espèce : de traverser la mer quelque violente que soit la tempête, de cultiver le sol et de se nourrir en tirant parti de la Terre, inépuisable... Le mot est dit : la terre est inépuisable, généreuse, disponible, répondant favorablement au travail laborieux de l'humain. Les problèmes et les limites éventuelles à poser ne se trouveront pas du côté de la Nature qu'il faut maîtriser, mais uniquement du côté du sujet humain qui s'expose à la démesure de l'hybris et à ses conséquences.

Heidegger a proposé en 1943 une traduction très personnelle de ce fragment de la tragédie ; il y souligne l'inquiétante étrangeté de l'homme en traduisant par das Unheimliche le fond du "deinos" grec. Déjà en 1935, le cours d'Introduction à la métaphysique avait médité ce texte poétique qui constitue un « questionner adéquat » sur l'être de l'homme, une authentique esquisse anthropologique, où Sophocle dépasse bien des figurations élémentaires ou seulement empiriques de l'être humain en qualifiant ce dernier de "to deinotaton", « ce qu'il y a de plus inquiétant ». Qu'est-ce à dire ? Heidegger commente : « Nous comprenons l'inquiétant comme ce qui nous rejette hors de la "quiétude", c'est-à-dire hors de l'intime, de l'habituel, du familier, de la sécurité non menacée. Ce qui est étranger nous empêche de rester dans notre élément [...] Mais, si l'homme est ce qu'il y a de plus inquiétant [...] c'est parce qu'il sort, s'échappe, des limites qui d'abord lui sont habituelles et familières, et la plupart du temps le lui restent ; c'est parce que, étant ce qui fait violence, il transgresse les limites du familier ».

L'être humain, sans repos ou sans natal, ne trouve nulle part son lieu, son éthos, c'est-à-dire son refuge ou son repaire, dans la mesure où il est toujours dans le mouvement de l'ek-sistence, qui constitue son identité non chosique dans la cohérence du souci et du projet. Ipséité, disons-nous aujourd'hui, dont le « contenu » est le suivant : l'homme « réside » seulement dans le mouvement de déplacement violent, la transgression ou le passage des frontières. À l'opposé de la substance qui repose en son intégrité, l'humain, en constant éveil, quitte la quiétude, c'est-à-dire l'état antérieur, le stade ou le niveau qu'il vient pourtant d'atteindre. Il est remarquable que cette caractérisation anthropologique n'a plus les accents réprobateurs et moralisants, présents dans l'analyse heideggerienne de la curiosité, au paragraphe 36 d'Être et temps, où précisément la bougeotte, l'instabilité, la

dispersion, l'incapacité de séjourner auprès de la chose à connaître, signaient une conduite fréquente mais inauthentique et inappropriée.